

Ce complot se tramait dans la maison, ou palais des Grands-Prêtres, au sud de la colline de Sion, tandis que « Jésus était à Béthanie, chez Simon le lépreux. » (Matth. xxvi, 6.)

Judas, demeuré à Jérusalem, errait çà et là, toujours travaillé par sa funeste passion d'avarice ; froissé peut-être aussi, dans son orgueil, par la manière dont Jésus avait répondu à ses observations, sur le fait de Marie-Madeleine versant sur la tête du Sauveur un parfum d'un grand prix.

« Alors, dit saint Matthieu, l'un des douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver le prince des prêtres, et il leur dit : Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? Et ils lui promirent trente pièces d'argent. Et dès lors il cherchait l'occasion de le livrer. » (xxvi, 14-16.)

Saint Luc : « Or Satan entra dans Judas surnommé Iscariote, l'un des douze. Et celui-ci alla s'entretenir avec les princes des prêtres et les magistrats, de la manière dont il leur livrerait Jésus. Et ils se réjouirent, et ils convinrent de lui donner de l'argent. S'étant donc engagé, il cherchait l'occasion favorable de le livrer en l'absence du peuple. » (xxii, 3-6.)

Le malheureux ! loin de fuir les Apôtres, dont il faisait partie, il continua de se trouver avec eux, dissimulant son affreux projet.

Au lieu d'aller se jeter aux pieds de son Maître, et, là, d'avouer et de pleurer son crime, il offrait à Jésus ses services, et quoique écarté, il revenait auprès de lui. La passion l'aveuglait, sinon il eût compris que le Maître lisait à découvert, en lui, son sinistre marché : Jésus le supportait.

## CHAPITRE VI.

### VIE SOUFFRANTE.

#### I.

#### LE TESTAMENT DE JÉSUS.

Le divin Maître se retira donc à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, avec ses disciples. Il y passa toute la journée du mercredi et la matinée du jeudi, sans aller à Jérusalem. Il touchait à la fin de sa vie mortelle ; et là, sur cette colline aimée, où il avait trouvé des cœurs dévoués et des âmes capables de le comprendre, il se recueillait et se préparait à mourir.

Trois années durant, il avait parcouru la Judée, la Samarie, la Galilée, homme parfait et Dieu parfait, dans ses paroles, ses actes, sa vie privée et sa vie publique ; toujours doux et humble, plein de miséricorde pour le pécheur repentant, terrible aux seuls méchants obstinés. Il avait guéri toute infirmité morale et physique, travaillant le jour et priant la nuit, et ne cessant de tirer de son cœur, trésor divin de la vérité, cet enseignement qui devait se répandre par le zèle de ses Apôtres dans tout l'univers, et y faire fleurir et mûrir des moissons de vertu. Il allait mourir, de la main de ses enfants, de la main des hommes, qu'il avait créés.

Ennemis de ce Père adorable, ils se disaient : Nous le

tuerons ; nous le jeterons au sépulcre et le cacherons sous une grosse pierre : nous en serons délivrés à jamais. Son souvenir, bientôt, emporté par le temps et l'oubli, aura disparu comme lui-même. Que seront devenus, alors, ses projets et ses songes ?

Mais Jésus, sur sa colline, devait dire à son tour : Ils veulent me faire disparaître de ce monde, après m'avoir crucifié ! Non, je ne veux pas quitter ma famille, l'humanité. J'ai vécu en Dieu, je veux tester en Dieu.

Les hommes lèguent à leurs enfants leur corps inanimé : moi je leur laisserai mon corps vivant et glorieux. Je resterai avec eux, sans les quitter jamais, jusqu'à la fin des siècles ; dans l'Eucharistie, auguste Sacrement des autels ; dans les temples qu'ils me bâtiront, pour couvrir de piété et de gloire, mes tabernacles sacrés. Non, je ne veux pas les laisser orphelins. Par ma mort au Calvaire, je les sauverai : par le Calvaire transformé en autel, sur toute la surface de la terre, je leur offrirai en nourriture, ma chair immolée et mon sang répandu pour leur salut. Ainsi je régnerai sur les âmes et serai le Roi des cœurs, qui se donneront à moi.

Après m'être légué *Moi-même*, et avoir aimé les miens jusqu'à l'infini, je veux leur faire un second legs : *Ma Mère*. Elle sera aussi leur Mère.

Je serai le Roi des âmes : ma Mère, leur Reine. Toutes les générations qui se lèveront, l'appelleront Bienheureuse. Elle l'a prophétisé, et sa parole ne passera pas. Je la donne au monde, ma Mère ; je la confie à l'humanité, dans la personne de Jean : l'humanité comprendra mon cœur de Fils, et y répondra par son amour envers ma Mère. Qui l'aimera sera aimé de mon Père et de Moi.

Je veux y ajouter un troisième *don* : mon Épouse l'Église ; cette société que je suis venu fonder sur la terre, pour garder mon enseignement et le propager

dans tout l'univers, en le maintenant en toute sa pureté. Dans ce but, Elle recevra mon Esprit, qui demeurera toujours avec Elle : Pierre sera mon vicaire, à jamais. Sa lignée ne s'éteindra pas : je serai avec elle, jusqu'à la consommation des siècles.

Je serai donc le ROI des âmes : ma MÈRE la *Reine* : *Pierre*, sera mon VICAIRE, dans ce Royaume que j'institue pour le bonheur de l'humanité.

Voilà mon Testament : Je l'écrirai avec mon Sang. Nous savons qu'il en fut ainsi : nous savons aussi que le regard divin de Jésus voyait l'avenir dans un jour plus brillant que celui du soleil de la terre, et que ce plan était conçu de toute éternité. Il va l'exécuter, avec une puissance que rien ne surpasse, sinon sa miséricordieuse bonté.

Le soleil du *Jeudi-Saint* s'est levé ; c'est la veille du 14<sup>e</sup> jour du mois de Nisan, fixée pour manger l'Agneau pascal, chez les Juifs.

« Cependant, dit saint Matthieu, le premier jour des Azymes, les disciples s'approchèrent de Jésus, disant : Où voulez-vous que nous vous préparions ce qu'il faut pour manger la Pâque ? » (xxvi, 17.)

« Et Jésus envoya Pierre et Jean, disant : Allez nous préparer la Pâque, afin que nous la mangions. Mais, eux lui répondirent : où voulez-vous que nous la préparions ? Et il leur répondit : Le voici : en entrant dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera. Et vous direz au père de famille de la maison : Le Maître vous envoie dire : Où est le lieu où je pourrai manger la Pâque avec mes disciples ? Et lui-même vous montrera une grande salle toute meublée : faites là les préparatifs : Eux s'en allant, trouvèrent ce qu'il leur avait dit, et ils préparèrent la Pâque. » (Luc xxii, 8-13.)

Saint Matthieu : « Jésus leur répondit : Allez à la ville,

chez un tel, et dites-lui : Le Maître envoie vous dire : Mon temps est proche ; je fais la Pâque chez vous avec mes disciples. » (xxvi, 18.)

« Le soir venu, il était à table avec ses douze disciples. Et comme ils mangeaient, il leur dit : Je vous le dis, en vérité, l'un de vous me trahira. Alors grandement attristés, chacun d'eux commença à lui demander : Est-ce moi, Seigneur ? Et il leur répondit : Celui qui porte la main dans le plat avec moi, celui-là me trahira. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui est écrit de lui ; mais malheur à cet homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ; il lui était bon à cet homme de ne pas naître. Alors Judas, celui qui le trahissait, lui demanda : Maître, est-ce moi ? Il lui répondit : Tu l'as dit.

« Or, pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez, ceci est mon Corps.

« Et prenant la coupe, il rendit grâces, et la leur donna disant : Buvez-en tous ; car ceci est mon Sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour beaucoup, en rémission des péchés. Or, je vous dis que je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau, avec vous, dans le royaume de mon Père. » (Ibid. 20-29.)

Voici le récit de saint Luc : « Ensuite, quand l'heure fut venue, il se mit à table, et les douze Apôtres avec lui. Et il leur dit : J'ai souhaité vivement de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. Car je vous dis que désormais je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle ait son accomplissement dans le royaume de Dieu. Et après avoir pris la coupe, il rendit grâces et dit : Buvez et distribuez entre vous. Car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le règne de Dieu arrive. » (xxii, 14-18.)

Cette coupe marquait le commencement du repas. Jésus la bénit, y porta les lèvres, comme faisait le père de famille ; puis Il la présenta à ses Apôtres, en leur parlant des joies du ciel, qu'ils goûteraient avec Lui. Et saint Luc continue : « Ensuite, ayant pris du pain, il rendit grâces, et le rompit, et le leur donna, disant : Ceci est mon Corps, qui est donné pour vous : faites ceci en mémoire de Moi.

« Il prit de même la coupe, après qu'Il eut soupé, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon Sang, qui sera répandu pour vous.

« Cependant, voici que la main qui me trahit est avec moi, à cette table. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui a été résolu ; mais malheur à cet homme par qui il sera livré ! Aussitôt ils commencèrent à se demander l'un à l'autre quel était celui d'entre eux qui ferait cette action. » (Luc xxii, 19-23.)

Saint Jean, à son tour, nous retrace une partie de la Cène : « Avant la fête de Pâque, Jésus sachant que l'heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et le souper fini, Satan ayant déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, de le livrer, Jésus qui savait que le Père lui avait donné toutes choses entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu et qu'il retournait à Dieu, se leva de table, quitta ses vêtements, et ayant pris un linge, le mit autour de lui. Puis versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Il vint donc à Simon Pierre. Mais Pierre lui dit : Vous, Seigneur, vous me lavez les pieds ! Jésus lui répondit : Tu ne sais pas maintenant ce que je fais ; mais tu le sauras dans la suite. Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds. Jésus lui répondit : si je ne te lave, tu

n'auras point de part avec moi. Simon Pierre lui dit : Non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui qui est déjà lavé, n'a plus besoin que de se laver les pieds, pour être entièrement pur. Et vous aussi vous êtes purs, mais non pas tous ; car il savait quel était celui qui le livrerait. C'est pourquoi il ajouta : Vous n'êtes pas tous purs.

« Après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, il se remit à table, et leur dit : Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi Seigneur et Maître ; vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple, afin que comme je vous ai fait, vous fassiez aussi aux autres. En vérité, en vérité, je vous le dis : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'Apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous serez bienheureux, pourvu que vous les pratiquiez. » (Jean xiii, 4-17.)

Ce fait de laver les pieds à ses disciples est encore une doctrine en action, d'autant plus frappante, qu'elle émane de l'Homme-Dieu, on peut dire, mourant. Elle a servi d'exemple à toute la chrétienté : des rois ont lavé les pieds des pauvres ; des millions de cœurs généreux se sont dévoués au soin des malades et des vieillards, en qui Jésus leur est apparu. Aussi avec quel amour leur ont-ils lavé les pieds et rendu les plus humiliants services. Pareil exemple était digne du Fils de Dieu, qui a pour l'humanité le même amour que son Père.

Cependant Jésus avait l'âme brisée à la vue de ce malheureux Judas, esclave de Satan, qui s'était laissé laver aussi les pieds. Cette condescendance du Maître ne l'avait pas touché ! Il avait senti la main, la main divine du Christ, se poser sur ses pieds, avec

bonté, avec tendresse, et tout son être n'avait point tressailli ! Non, il était demeuré froid et insensible. Jésus s'en ouvrit alors à ses disciples : « Je ne dis pas ceci de vous tous ; je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que l'Écriture soit accomplie : Celui qui mange le pain avec moi, lèvera le pied contre moi. Je vous le dis dès maintenant, avant que la chose arrive, afin que lorsqu'elle sera arrivée, vous croyiez que c'est moi. En vérité, en vérité, je vous le dis : quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit Moi-même ; et qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé.

« Jésus ayant dit ces paroles, fut troublé en son esprit ; et parlant ouvertement, il dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira.

« Les disciples donc se regardaient l'un l'autre, incertains de ce qu'il disait. Cependant l'un de ses disciples reposait sur le sein de Jésus, celui que Jésus aimait. Simon Pierre lui fit donc signe et lui demanda : Qui est celui dont il parle ? Alors ce disciple s'étant penché sur le sein de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ! Jésus lui répondit : C'est celui à qui je présenterai un pain trempé. Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas, fils de Simon Iscariote. Or, après le morceau Satan entra en lui. Et Jésus lui dit : Ce que tu fais, fais-le au plutôt. Aucun de ceux qui étaient à table ne sut pourquoi il lui avait dit cela. Et comme Judas portait la bourse, quelques-uns pensaient que Jésus lui avait dit : Achète ce qui nous est nécessaire pour la fête, ou donne l'ordre de distribuer quelque chose aux pauvres. Aussitôt que Judas eut pris ce morceau, il sortit. Or, il était nuit. » (Jean xiii, 18-30.)

Oui, il était nuit dans le monde physique ; nuit dans le monde moral ; nuit dans l'âme de Judas, et le froid de la nuit enveloppait l'univers. Mais Jésus allait lui rendre la chaleur et la vie. Encore quelques heures et

l'œuvre du salut universel sera accomplie. Le Sauveur le savait bien, et il en tressaillait de bonheur : Il s'était donné comme aliment à sa famille, pour jamais ; il ne lui restait plus qu'à mourir, pour achever son testament, et lui assurer sa valeur. Aussi quand Judas fut sorti, Jésus dit :

« Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même ; et bientôt il le glorifiera. » (Jean xxiii, 31-32.)

Et alors avec une tendresse vraiment maternelle, il consola ses Apôtres : « Mes petits enfants, leur dit-il, je ne suis que pour peu de temps encore avec vous. Vous me cherchez, et comme j'ai dit aux Juifs : Où je vais, vous ne pouvez venir ; je vous le dis à vous aussi maintenant. Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez mutuellement, que, comme je vous ai aimés, ainsi vous vous aimiez les uns les autres. En cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Ibid. 33-35.)

Ce commandement nouveau était bien digne d'attirer l'attention des Apôtres, comme la nôtre, puisque l'antiquité n'avait pas entendu encore cette doctrine, qui repose sur l'unité d'un Dieu Créateur et Père de toute l'humanité. Le paganisme comptait plus d'esclaves que d'hommes libres, et dans les rapports qu'il établissait entre les hommes, jamais il ne remontait au Principe de toutes choses. Tandis que Jésus-Christ, Fils de Dieu, s'identifie avec les hommes dont il est le chef, surtout avec les pauvres, et ainsi il nous rend sacré notre prochain. Il nous apprend à élever nos pensées et nos actes jusqu'à Dieu lui-même. Pierre avait entendu cet enseignement ; mais ce n'est pas ce qui l'avait frappé. Aussi dit-il à Notre-Seigneur : « Où

allez-vous ? Jésus répondit : où moi je vais, tu ne peux me suivre à présent ; mais tu me suivras un jour. Pierre lui dit : Pourquoi ne puis-je vous suivre à présent ? Je donnerais mon âme pour vous. Jésus lui répondit : Tu donneras ton âme pour moi ? En vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois. » (Jean xiii, 36-38.)

Cette parole renversa le disciple, dont le cœur sensible aimait ardemment son Maître. Les autres disciples en furent frappés aussi ; mais au lieu de se souvenir du commandement nouveau de l'amour fraternel, que le Seigneur venait de leur donner, « Ils commencèrent à se demander lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand. » (Luc xxii, 24.)

Et Jésus leur dit : « Les rois des nations les dominent ; et ceux qui ont le pouvoir sur elles sont appelés bienfaiteurs. Pour vous, n'en usez pas de même ; mais que celui qui est le plus grand, devienne comme le moindre ; et celui qui gouverne, comme celui qui sert. Car lequel est le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi cependant je suis au milieu de vous, comme celui qui sert. » (Ibid. 25-27.)

Que cette condescendance, qui s'abaisse à l'infirmité de ses disciples, est frappante en Jésus ! Pour leur persuader d'être humbles, il leur dit : Voyez, moi, je vous ai lavé les pieds. Mais l'Esprit-Saint ne les a pas encore éclairés de sa vive lumière, et sa flamme n'a pas consumé non plus en eux ces affections naturelles et égoïstes, qui rendent une âme imparfaite, sans délicatesse, sans élévation, sans coup-d'aile vers les hauteurs divines.

Jésus le sait bien, et redescendant à eux, il leur parle comme à des enfants qu'il faut soutenir par des promesses et des louanges. « Vous êtes, vous, leur dit-il,

toujours demeurés avec moi dans mes tentations. Et moi, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. » (Luc 28-30.)

Cependant le Maître, qui a humilié Simon-Pierre en lui prédisant sa chute, veut faire sentir aux autres qu'il ne l'a pas rejeté pour cela, et que si sa présomption coupable doit être punie, ce n'est pas sa foi qui sera en défaut. C'est pourquoi il lui dit : « Simon, Simon, voilà que Satan vous a demandés pour vous cribler comme le froment. Mais moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Et toi, quand tu seras de retour à moi, affermis tes frères. Pierre lui dit : Je suis prêt à aller avec vous, et en prison, et à la mort. » (Ibid. 30-33.) Pierre n'a pas l'intelligence de la nécessité de la grâce pour confesser sa foi ; il répond en brave, et il le sera ; mais le courage naturel ne suffit pas pour mépriser les jugements du monde opposé à Jésus Christ : il faut là le courage surnaturel, qu'on obtient en le demandant, et Pierre ne le demandait pas ; il ne comptait que sur lui-même, non sur le secours de Dieu. Aussi Jésus reprit : « Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera point aujourd'hui que tu n'aies, par trois fois, déclaré que tu ne me connais pas. Et il leur dit : quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse et sans souliers, quelque chose vous a-t-il manqué ? Eux répondirent : Rien. » (Ibid. 34-36.) Et le Maître, alors, voulut leur faire comprendre que de grandes épreuves allaient fondre sur eux et qu'ils devraient combattre, non avec le glaive des batailles, mais avec celui de la prière, la grande arme des luttes spirituelles : « Mais maintenant, leur dit-il, que celui qui a un sac ou une bourse la prenne ; et que, celui qui n'en a pas

vende sa robe pour acheter une épée. Car je vous le dis, il faut encore qu'on voie s'accomplir en moi ce qui a été écrit : Et il a été mis au rang des scélérats. En effet les choses annoncées de moi touchent à leur fin. » (Luc xxii, 36-37.)

Les disciples comprirent les paroles de Jésus au sens de la lutte physique, et lui dirent : « Seigneur, voici deux glaives. Et il répondit : C'est assez. » (Ibid. 38.) Le Maître coupa court à cet entretien et prit soin de les rassurer.

## II.

### JÉSUS CONSOLE SES APÔTRES.

Mille pensées occupaient l'esprit de Jésus ; car la dernière nuit était venue pour lui : nuit de douleur et d'agonie ; de trahison et de traitements cruels. Et puis, le jour suprême se lèverait pour éclairer les scènes des tribunaux, ses voyages à travers Jérusalem, où on le verrait passer, non plus triomphant, mais les mains liées, comme un criminel ; portant sur la tête, une couronne d'épines, et sur ses épaules une lourde croix, entre les bras de laquelle il mourrait au Calvaire. Il voyait à découvert toutes les circonstances de sa Passion, et déjà il en était affecté dans tout son être.

Mais surmontant ces appréhensions, auxquelles il lui plaisait d'abandonner son âme, Jésus consolait ses Apôtres et occupait leur attention, en l'attirant sur des questions étrangères à son supplice, comme, en un jour de tempête, on cherche à rassurer les passagers, alors que le navire désemparé menace de sombrer. Il leur parlait du ciel, où il irait leur préparer une demeure ; de son Père, dont il est l'image parfaite, comme

étant son Fils, à Lui, l'Éternel, avec qui il est consubstantiel, et dont il est l'égal. Puis il leur assurait qu'ils obtiendraient tout ce qu'ils demanderaient, en son nom, à ce Père bien-aimé. Alors il leur révéla qu'ils recevraient, comme consolateur ou Paraclet, l'Esprit-Saint, qui demeurerait avec eux, et consommerait leur unité dans le Père et le Fils, par l'union, qui est la vie éternelle. Sa parole claire et vibrante pénétrait l'âme de ses disciples, au point que l'un d'eux lui demandait pourquoi ils seraient l'objet de tant de faveurs. Enfin, il leur dit : « Je fais ce que le Père m'a ordonné : levez vous, partons. » (Jean XIV, 31).

Que de sublimes vérités sont renfermées dans cet entretien ! Et comme notre adorable Maître semble avoir choisi ce moment solennel de sa vie, pour redire au monde le dogme de sa filiation divine ! Il avait révélé cette vérité à tous, et toute sa vie publique avait eu pour but d'en faire une preuve continue et d'une force invincible : à l'heure de sa mort, il veut proclamer avec une nouvelle clarté sa Consubstantialité et son égalité avec Dieu, son Père, dont ainsi il est le Verbe éternel, ainsi, que nous l'avons expliqué, au commencement de cet ouvrage. Non, il n'y a que l'Homme-Dieu capable d'atteindre à une telle grandeur. Mais recueillons ces paroles, ici, afin que les âmes puissent s'en nourrir souvent.

« Que votre cœur, dit Jésus à ses Apôtres, ne se trouble pas. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi.

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. S'il en était autrement, je vous l'aurais dit : car, je vais vous préparer le lieu. Et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi ; afin que là où je suis, vous soyez aussi. Or, vous savez où je vais, et vous connaissez la voie.

« Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons où vous allez, et comment pourrions-nous savoir la voie ? » (Jean XIV, 4-5.)

Écoutez cette réponse divine ; elle montre, hélas ! nos égarements, hier, signalés en plein Consistoire, par Léon XIII, disant comment les nations s'éloignent de la vie, en s'éloignant de Jésus-Christ.

« Jésus lui répondit : Je suis la voie, et la vérité, et la vie ; personne ne vient au Père que par Moi.

« Si vous m'eussiez connu, vous auriez certainement connu aussi mon Père ; et bientôt vous le connaîtrez et vous l'avez vu. Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et il nous suffit. Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ? Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père. Comment dis-tu, toi : Montrez-nous le Père ? Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? » (Ibid. 10.)

Rappelons-nous ici la doctrine enseignée par l'Église : elle dit que le Père se connaît, et en se connaissant par l'acte éternel et unique de son intelligence infinie, il engendre son Fils, son Verbe, qui est une Personne, distincte de celle du Père, mais de même nature et égale au Père, immanente en lui. C'est pourquoi Jésus peut dire à Philippe : Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en Moi ? Puis le Maître continue :

« Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même. Également le Père, qui est en Moi, fait aussi les œuvres. Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en Moi ? Croyez-le au moins à cause des œuvres elles-mêmes. » (Ibid. 10-12.)

Évidemment, ce mystère insondable à la faiblesse de notre raison, la jette éperdue en face de la vérité infinie, Dieu ! mais aussi Dieu a parlé, il faut le croire. S'il

est juste d'ajouter foi à la parole d'un honnête homme, Dieu, à plus forte raison, mérite bien qu'on lui fasse cet honneur. Quant à Jésus, il dit : si vous ne comprenez pas le mystère, vous avez vu les œuvres que j'ai faites depuis trois ans pour prouver la vérité de ma parole ; ces œuvres sont divines et faites au nom de Dieu : Dieu ne peut pas favoriser un homme qui se dit Dieu, s'il ne l'est pas. Or, il a toujours fait les œuvres que j'ai faites, donc Je suis bien ce que je dis être : *Le Fils de Dieu*. Et vous, mes disciples, vous en aurez des preuves personnelles ; car croyant en moi, vous guérirez les malades, vous ressusciterez les morts, vous ferez les œuvres que j'ai faites et de plus grandes encore, par la vertu de mon nom.

« Croyez-le au moins à cause des œuvres elles-mêmes. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera aussi, et il en fera de plus grandes, parce que je vais au Père. » (Jean XIV, 12).

Là, auprès de mon Père, je serai dans ma gloire, et ne devrai plus mettre de bornes à ma puissance infinie. Je ferai par vous, ce que je veux faire : par vous, pauvres bateliers du lac de Génésareth, je convertirai le monde... L'ombre seule de ton corps, ô Pierre, guérira les malades, qui passeront auprès de toi.

« Et quelque chose que vous demandiez au Père en mon nom, je le ferai ; afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. » (Ibid. 13-14).

Comme ces deux voix se marient ! Est-ce le Père qui dit : Je le ferai ; est-ce le Fils ? C'est l'un et l'autre, parce que ce que fait le Fils, le Père le fait avec Lui.

« Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet, afin qu'il demeure éternellement avec vous,

l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît pas ; mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous, et qu'il sera en vous. » (Jean XIV, 15-17).

Qui est cet Esprit de vérité ? C'est la troisième Personne de la Sainte-Trinité.

Dieu se connaît, et en se connaissant, il engendre son Verbe : Dieu aussi s'aime lui-même, et cet Amour, qui procède de sa volonté, par un acte éternel et unique, est l'Esprit appelé Saint : le Saint-Esprit, personne parfaite, distincte de celle du Fils, et de celle du Père, mais procédant de l'une et de l'autre, puisque Dieu s'aime, dans sa perfection infinie qu'il connaît et contemple en son Verbe. En un mot, on ne peut aimer ce que l'on ne connaît pas, et Dieu s'aime tel qu'il se connaît.

Le Saint-Esprit est appelé : Esprit de vérité, parce que c'est lui qui enseigne aux hommes, par l'Église enseignante, les vérités annoncées par Jésus-Christ : « Il vous enseignera toute vérité », a dit de lui le Sauveur.

Il demeurera avec l'Église (que composaient alors les Apôtres), éternellement, pour l'aider et la maintenir dans la vérité et la vie.

Le monde, qui ne croit qu'aux choses sensibles et n'aime pas les choses divines, ne peut le recevoir, parce qu'il veut rester ce qu'il est, ami de la triple concupiscence. Mais les Apôtres le connaîtront sans le voir, parce qu'il sera en eux et leur fera sentir sa présence par la force et les joies qu'il prodigue aux âmes, où il habite.

« Je ne vous laisserai point orphelins : je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais vous, vous me voyez, parce que je vis, et vous vivrez aussi. » (Ibid. 18, 19.)